

# Yvonne et Carmen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 45

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Que voulez-vous qu'il adienne d'une enfant habituée à n'entendre autour d'elle, quand elle est près de sa mère et des amies de celle-ci, que d'interminables conversations sur les fêtes auxquelles on doit assister, des discussions sans fin sur une nuance, un nœud de ruban, une fleur, un bijou ou bien le compte-rendu léger et moqueur d'un bal ou d'un raout émaillé de descriptions de toilettes à rendre jalouse une chroniqueuse de modes? Il est certain que la fillette ne manquera pas d'aller à son tour répéter ce qu'elle a entendu à ses petites camarades, prenant ainsi dès l'enfance l'habitude des jacasseries; stupide habitude qui ne fera que se fortifier plus tard.

Les femmes s'étonnent que les hommes, en dehors des bals où l'on danse, de la table où l'on dîne, de celle où l'on joue et des instants forcément donnés à la bienséance, semblent fuir leur société; rien n'est plus simple. Le nombre de ceux qui se plaisent à parler chiffons, à médire du prochain, ou à lancer des balivernes sans portée sur n'importe qui, est rare heureusement, et encore parmi ceux-là, la plupart préfèrent ce genre de conversation entre hommes, parce que nulle réserve ne leur est imposée. Quant à ceux qui dédaignent ce genre de conversation, n'est-il pas tout simple qu'ils ne trouvent aucun plaisir à la société des femmes, qui ne sauraient les suivre sur un terrain plus sérieux et donneraient des signes non équivoques d'ennui ou d'impatience, si on essayait de les éloigner de leurs sujets favoris.

Et le mari d'une femme frivole est-il assez à plaindre! Il la voit chaque jour négligeant les devoirs, les occupations qui devraient la retenir au moins un temps dans son intérieur, pour courir chez ses nombreuses connaissances, visiter sans cesse les boutiques de parfumeurs, de rubans, les salons des couturières et des modistes. Toujours affairée, — car elle a toujours un projet en perspective, — elle semble absorbée par des occupations nombreuses, dont la plus sérieuse est souvent le choix d'une coiffure ou d'une forme de robe. Point de causerie intime auprès du feu, jamais de lecture attachante, rien que le vide avec l'agitation, l'activité inutile de l'écureuil en cage, qui passe les vingt-quatre heures du jour à faire tourner sa mobile prison.

Il vient de se célébrer à Varsovie un mariage très extraordinaire :

Le 13 septembre, vers sept heures du soir, une foule de mendiants étaient réunis devant une des églises catholiques de cette ville et devisaient avec animation. Tout à coup l'un d'eux s'écrie : « les voilà ! » et enfin ils arrivaient. Plusieurs équipages s'arrêtent devant le porche. Six personnes en descendent et entrent dans l'église, suivies des mendiants et d'un assez grand nombre de curieux qui se trouvaient là par hasard. En tête du cortège marchent les époux : une jolie brune de vingt-deux ans et... un vieillard de quatre-vingt-six ans, chauve,

chancelant, décrépit. On entonne le *Veni Creator* et la fiancée pleure à chaudes larmes, tandis que le fiancé jette de tous côtés des regards désespérés comme s'il souhaitait être à mille lieues de là. Cependant la cérémonie s'accomplit. Les « jeunes » mariés sortent de l'église, — montent dans des voitures séparées et partent, elle à droite, lui à gauche !...

Quel était donc ce mystère ? Voici le mot de l'énigme.

La jolie brune de vingt-deux ans avait hérité d'une fortune assez rondelette, mais qui devait lui revenir seulement si elle se mariait. Et les prétendants de foisonner ! Mais la jolie brune ne veut épouser que l'homme de son choix, et nul de ceux qui se présentent ne lui agréé. Des semaines, des mois se passent ; elle a bien envie d'entrer en possession de la fortune qui lui est tombée du ciel, mais elle ne trouve toujours pas celui qu'elle rêve. Ses parents la pressent ; ils ont, eux aussi, leur petit intérêt en jeu, mais la jolie brune reste inflexible.

Enfin, de guerre lasse, elle recourt à l'expédient du désespoir. Un matin, elle va droit au premier mendiant venu et lui demande à brûle-pourpoint s'il veut l'épouser. Il aura 300 roubles de gratification et... la toilette de noce de la mariée, mais naturellement il s'éclipsera après la cérémonie nuptiale et ne demandera jamais à revoir « sa femme. »

Hésitation du bonhomme, qui se trouvait être, comme nous l'avons dit, un vieillard presque nonogénaire, — ce qui prouverait, par parenthèse, que la jolie brune ne s'était pas du tout adressée au « premier mendiant venu, » — puis pourparlers, et enfin acceptation des conditions, scellée d'un *shake hands*.

Tel est le petit drame intime qui a eu son dénouement dans une église catholique de Varsovie. La jolie brune, aussitôt entrée en possession de l'héritage, a quitté la ville, et le vieillard ne tend plus la main aux passants.

## YVONNE ET CARMEN

Didier d'Hauterive, qui aimait tant à s'amuser et qui jouissait d'une parfaite santé, était à Barèges en 186... Pourquoi y était-il donc ?

Son père, après avoir payé ses dettes, l'avait invité à quitter Paris et à voyager pendant un temps indéterminé. Il n'avait pourtant commis aucun crime, ce pauvre Didier, qui se trouvait ainsi exilé de par la volonté paternelle ; mais il avait, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, entassé sottises sur sottises, et le marquis d'Hauterive jugeait à propos d'arrêter les frais.

Didier avait pris au hasard le train-poste de Paris à Bordeaux et était arrivé dans les Pyrénées, tout comme il serait arrivé à Londres ou à Stockholm, sans se demander pourquoi il allait au midi plutôt qu'au nord. Ne comprenant pas qu'on put vivre hors de son club et de certains boudoirs, toutes choses lui étaient parfaitement indifférentes.

Tout en chevauchant au hasard, il s'arrêta un jour à Barèges ; l'aspect de ce lieu, dévasté par les avalanches et enfoui dans un ravin profond, ne lui donnait pas le désir d'y séjourner ; cependant, il fallait laisser reposer les chevaux

jusqu'au lendemain. Ne sachant que faire de sa journée, il interrogea du regard l'horizon aride. A mi-côte d'un pic élevé s'avance une plate-forme, couverte d'iris et de grenadiers en fleurs; des arbres ombragent deux ou trois cabanes, et ce petit coin de terre apparaît comme une oasis au milieu de l'immense chaos.

Il suivit le sentier qui y conduit; au-dessus de sa tête, la neige resplendissait sous les rayons du soleil; à ses pieds, au fond de la vallée, le torrent franchissait les roches tombées dans son lit. Il marchait ainsi depuis une heure environ quand il aperçut, à l'ombre d'une touffe de genêts, une petite montagnarde qui, tout en tricottant, gardait un troupeau.

Elle était blonde, blanche et rose; ses yeux et ses lèvres riaient; une jupe courte laissait voir ses jambes et ses pieds, très petits, chaussés d'espadrilles. Elle portait la veste basse, et un large velours noir, noué autour de sa tête, retenait les boucles de sa chevelure rebelle.

Elle faisait l'effet d'une bergère d'opéra-comique placée sur le devant du théâtre au moment où le rideau se lève; le metteur en scène qui eût combiné pareil décor et pareille pose aurait pu être satisfait de son œuvre.

Didier s'était arrêté et regardait l'enfant à demi-couchée sur la mousse, au milieu des moutons et des chèvres qui brouettaient autour d'elle. Craignant de voir fuir tout cela à son approche il n'osait pas avancer; mais la jeune fille, l'ayant aperçu, le regarda avec une curiosité naïve, et un sourire fut la conclusion de cet examen. Voyant que la bergère n'était pas farouche, il s'assit sans cérémonie près d'elle.

— Vous n'avez donc pas peur dans ce désert? lui dit-il.

— Non, répondit-elle; de quoi aurais-je peur? Les ours ne viennent jamais jusqu'ici quand il fait chaud.

— Mais vous devez vous ennuyer toute seule?

— Je ne suis pas seule.

Et, du geste, elle montra son troupeau.

— Est-ce que vous venez tous les jours sur cette montagne?

— Oui.

— Où habitez-vous?

— Là! à St-Justin.

C'était le nom du nid de verdure qui avait attiré l'attention de Didier.

— Mais vous ne passez pas l'hiver dans ce bameau, qui doit être envahi par les neiges?

L'enfant répondit d'abord à cette question par un éclat de rire.

— Vous croyez, dit-elle, que nous passons les hivers à Paris, comme les belles dames qui viennent boire les eaux chaudes dans nos contrées.

— Je pensais que vous descendiez à Luz, pendant la mauvaise saison.

— Nous y descendons le dimanche pour entendre la messe, quand la neige ne barre pas le chemin; mais jamais je ne suis allée plus loin que Luz. Je voudrais pourtant bien voir Tarbes, car on dit qu'une ville c'est très beau.

— Alors, vous aimeriez mieux vivre ailleurs qu'ici?

— Oh! je n'ai pas dit cela; je me trouve bien chez nous, reprit-elle vivement, en promenant son regard sur l'immensité qui l'entourait, comme si cette immensité lui appartenait; mais, vous savez, on désire toujours quelque chose, et, moi, je désire voir Tarbes.

— Votre père ne veut pas vous y mener?

— Mon père est mort; je ne l'ai pas connu.

— Vous avez encore votre mère?

— Oh! oui! grâce à Dieu! Si je ne l'avais pas, je serais bien malheureuse, car je n'ai ni frère ni sœur, ni aucuns parents.

— Vous n'êtes donc pas de ce village?

— Je ne sais pas.

— Comment! vous ne l'avez jamais demandé à votre mère?

— Elle n'aime pas qu'on la questionne.

Il y avait, dans toute la personne de cet enfant l'empreinte d'une race qui n'était pas celle des montagnards. Son teint était d'une blancheur transparente; ses traits, à peine formés, avaient le type du Nord; dans le son de sa voix, dans

ses mouvements, il y avait une sorte de distinction qui frappait dès le premier abord, et ses vêtements de paysanne semblaient être un déguisement.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? demanda-elle à Didier, qui l'examinait avec étonnement.

— Parce que vous êtes charmante!

Elle rougit.

— Vous le savez bien, n'est-ce pas? Les garçons de la contrée ont dû vous dire déjà que vous êtes jolie?

— Je ne leur parle jamais, ma mère me l'a défendu.

Elle reprit le tricot qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux; ses doigts s'agitaient avec la précision et la rapidité d'une machine.

— Vous faites là quelque chose de très joli, dit Didier; quand cette écharpe sera finie, voudrez-vous me l'apporter à Barèges?

Il essaya de lui glisser deux louis dans la main; mais elle les rejeta avec violence.

— Je travaille, dit-elle, et je ne reçois pas l'aumône.

Elle se leva; ses joues étaient pourpres.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous faire l'aumône, reprit vivement Didier; je désirais acheter cet objet, et je croyais le payer ce qu'il vaut.

— Non; vous savez bien que cette cravate de tricot n'a aucune valeur; mais vous vouliez me donner beaucoup d'argent parce que je suis pauvre.

Didier s'empara de ses petites mains rudes et les serra dans les siennes; elle les retira aussitôt.

— Je ne croyais pas vous offenser, dit-il, pardonnez-moi.

Elle ne répondit pas, et, portant à ses lèvres un sifflet de plomb suspendu à sa ceinture, elle rassembla son troupeau.

— Oh! s'écria-t-il, vous ne partirez pas sans m'avoir pardonné!

— Ne parlons plus de cela, dit-elle en détournant la tête; je ne veux plus y penser.

— Alors, n'y pensons plus, et restez.

— Non; c'est l'heure de rentrer! Et, lui montrant le soleil: Voilà notre horloge; elle ne se dérange jamais.

Il n'essaya pas de la retenir; mais, le lendemain, il revint sur la montagne, la trouva à peu près à la même place que la veille, et, comme la veille, s'assit près d'elle.

— Que venez-vous donc faire ici? lui demanda-t-elle.

— Je viens passer ma journée avec vous. Cela vous déplaît-il?

— Non, pas du tout.

Son regard exprimait l'étonnement, mais rien de plus; elle ne comprenait pas; elle ne devinait pas que la présence de Didier pouvait être un danger pour elle. Il s'étendit à ses pieds sur la bruyère et resta ainsi plusieurs heures près de cette enfant dont l'esprit était inculte, et dont la beauté n'était même pas encore développée. (A suivre.)

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Dimanche 11 novembre, 1877.

## JEAN LE COCHER

drame en 5 actes.

### LE GUIDE DU MONT-CENIS

prologue en 2 tableaux.

### LES FILLES DE BARRAZIN

vaudeville en 1 acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 15 novembre.

### LES COUPS D'ÉPINGLE

comédie en 3 actes par E. CAPENDU.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-BELISLE ET F. REGAMEY.